



Thomas HOBBS
(1642)

De Cive.

Le citoyen ou Les fondements de la politique
(1642)

ÉPÎTRE DÉDICATOIRE

À monseigneur
le comte de Devonshire

MONSEIGNEUR,

Le peuple romain peu favorable envers les rois, et à cause de la mémoire du nom des Tarquins et par les lois de la République, disait autrefois par la bouche de Caton le Censeur, que tous les monarques étaient de la nature de ces animaux qui ne vivent que de rapine. Comme si ce même peuple qui a pillé presque tout le monde par ses Africains, ses Asiatiques, ses Macédoniques, ses Achaïques, et par ses autres citoyens renommés à cause des dépouilles qu'ils ont emportées de différentes nations, n'était pas une bête plus formidable ? De sorte que Pontius Telesinus n'avait pas moins de raison lorsque dans le combat qui se fit à la porte Colline contre Sylla, il s'écria passant au travers des rangs de ses soldats, qu'il fallait démolir la ville de Rome, parce qu'on trouverait toujours des loups ravissants qui envahiraient la liberté de l'Italie, si l'on n'abattait la forêt où ils avaient coutume de se retirer. **Et certainement il est également vrai, et qu'un homme est un dieu à un autre homme, et qu'un homme est aussi un loup à un autre homme.** L'un dans la comparaison des Citoyens les uns avec les autres; et l'autre dans la considération des Républiques; là, par le moyen de la Justice et de la Charité, qui sont les vertus de la paix, on s'approche de la ressemblance de Dieu; et ici, les désordres des méchants contraignent ceux mêmes qui sont les meilleurs de recourir, par le droit d'une légitime défense, à la force et à la tromperie, qui sont les vertus de la guerre, c'est-à-dire à la rapacité des bêtes farouches; laquelle, quoique les hommes, par une coutume qui est née avec eux, se l'imputent mutuellement à outrage, se représentant leurs actions dans la personne des autres ainsi que dans un miroir où les choses qui sont à la main gauche paraissent à la droite, et celles qui sont à la droite, à la gauche, n'est pas toutefois

condamnée comme un vice par ce droit naturel qui dérive de la nécessité de sa propre conservation. Que si quelques-uns trouvent étrange que Caton, cet homme d'une sagesse si renommée, se soit laissé de sorte prévenir à la haine, et que la passion ait si fort imposé à sa raison, qu'il ait jugé équitable dans ses citoyens ce qu'il a estimé inique dans la personne des rois ; pour moi il y a longtemps que je suis dans cette opinion, que les plus belles vérités n'ont jamais agréé au peuple, et qu'il ne saurait connaître une plus grande sagesse que la sienne; car ou il ne peut la comprendre, ou s'il en est capable, il la mesure et l'égalé à son intelligence. Et ce n'est pas la raison, mais la grandeur des actions et des paroles célèbres des Grecs et des Romains, et même de ces rapines qu'on se reproche, qui les a rendus recommandables à l'histoire, qui a fait rouler confusément dans la suite des siècles toute sorte d'acteurs, de quelle condition qu'ils aient été, avec les actions publiques. La vraie sagesse consiste dans la science de la vérité de toutes les matières, laquelle venant de la mémoire qui est excitée par des paroles d'une signification constante et définie, ne saurait être le mouvement précipité d'un esprit vif et impétueux, mais bien l'ouvrage de la droite raison, c'est-à-dire de la philosophie. Car c'est par elle que, de la contemplation des objets particuliers, on s'ouvre le chemin aux préceptes généraux. Et elle s'étend en autant de rameaux qu'il y a de genres de choses dont la raison humaine peut être capable. Ainsi la géométrie qui traite des figures, la physique du mouvement, et la moral- du droit naturel, ne sont que la philosophie. Comme la mer que nous appelons Britannique, et qui est nommée ailleurs ou Atlantique, au Indique, ou d'un autre nom, suivant les différentes plages, n'est toutefois que tout [Océan. Pour ce qui regarde les géomètres, ils se sont dignement acquittés de ce qu'ils ont entrepris, car tout Le secours que la vie de l'homme reçoit de l'observation des astres, de la description de la terre, de la remarque des temps et des voyages éloignés: toute la beauté des bâtiments, la force des citadelles, la merveille des machines, et généralement tout ce qui distingue notre siècle d'avec la rudesse et la barbarie des précédents, est presque un seul bienfait de la géométrie. Et ce que nous devons à la physique, la physique lui en est redevable. Que si les Philosophes moraux eussent satisfaits aussi heureusement à leur devoir, je ne vois pas ce que noire adresse eût pu contribuer davantage pour la félicité de cette vie: parce que si nous connaissions avec une même certitude la raison des actions humaines que nous savons la raison des grandeurs dans les figures; l'ambition et l'avarice qui ont établi leur puissance sur les fausses opinions du vulgaire touchant le droit et le tort, seraient désarmées, et Les hommes jouiraient d'une paix si constante, qu'il ne semble pas qu'ils dussent jamais se quereller, si ce n'est pour un peu de place à cause de leur trop grande multiplication. Et si nous voyons maintenant que l'on se fait une guerre continuelle avec les épées ou avec les plumes, que l'on n'a pas davantage de connaissance du droit et des lois naturelles qu'au temps passé; que chaque partie défend son droit par les avis des Philosophes; que les uns louent et les autres blâment une même chose; que celui-là approuve en un temps ce qu'il condamne en un autre; et qu'il considère différemment ses actions en la personne d'autrui, de ce qu'il les estime en la sienne: Ce sont des témoignages manifestes que tout ce que Les Philosophes moraux ont écrit jusqu'à présent de la science de la vérité, n'a servi de rien; et que s'ils ont trouvé de l'agrément, ce n'a pas été par des nouvelles lumières qui aient éclairé les esprits; mais par des discours éloquentes, pleins de mouvements pathétiques, avec lesquels ils ont confirmé des opinions qui avaient été déjà reçues sans être bien examinées. Tellement qu'il est arrivé à cette partie de la Philosophie le même qu'aux grands chemins, qui sont battus d'une foule de monde; où les uns avancent, Les autres reculent, quelques-uns se promènent, et quelques autres se battent, mats personne n'y sème. De quoi je pense que l'on peut donner une seul- raison, qui est que pas un de ceux qui ont traité cette matière, ne s'est servi d'un principe qui soit propre pour l'enseigner: car on ne peut pas dans une science, ainsi que dans un cercle, prendre le commencement à sa fantaisie: il se trouve dans l'obscurité des doutes un certain commencement d'un filet de la raison, avec l'aide duquel on parvient dans une lumière très éclatante: et c'est là où est le principe de la doctrine. Après quoi pour résoudre ces doutes, il ne faut que retourner sur ses pas avec cette même lumière. Or toutes Les fois que l'ignorance d'un Écrivain lui fait perdre ce filet, ou qu'il le coupe avec ses convoitises, il ne marque pas par ses lettres les vestiges d'une science, mais seulement ceux de ses erreurs. C'est pourquoi comme je m'appliquai à la recherche de la justice naturelle, le nom de cette vertu, qui signifie une volonté constante de rendre à un chacun ce qui lui appartient de droit, m'apprit qu'il fallait savoir auparavant pourquoi nous disions qu'une chose était plutôt à nous qu'à un autre, et après m'être assuré que ce n'était

pas la nature mais les hommes qui l'avaient déterminé de la sorte (car ils se sont distribué ce qu'elle leur a donné), je tombai dans cette autre question, pourquoi et quelle nécessité Les avait contraints, puisque toutes choses étaient à un chacun, de s'en approprier quelques-unes en particulier. Et je reconnus que la guerre naissait de cette communauté, et que nécessairement cette contestation, pour en obtenir l'usage avec la force, devait être suivie de plusieurs calamités, à quoi tout Le monde a naturellement t'aversion. Et de là je tirai deux principes pour ce qui regarde la nature des hommes, qui ne sauraient être contredits. L'un, de leur convoitise naturelle, qui porte un chacun d'eux à désirer d'avoir en propre l'usage de toutes les choses que la nature leur a données en commun. Et l'autre, de leur raison aussi naturelle qui fait qu'ils s'efforcent autant qu'il leur est possible d'éviter la mort violente, comme le plus grand de tous les maux de la nature. C'est de ces principes que je pense avoir démontré dans ce petit ouvrage, par une connexion évidente, la nécessité de garder les pactes et de ne point violer la foi que l'on a promise. Et ensuite les Éléments de la vertu moral-, et les Offices de la vie civile. Ce que j'y ai ajouté du Royaume de Dieu, n'est à un autre dessein que pour savoir, que les choses qu'il nous a dictées par la nature ne répugnent point à celles qu'il nous a ordonnées dans les saintes Écritures. 7'ai aussi pris soin de ne rien mêler, dans la suite de ce discours, des lois civiles d'aucune nation, c'est-à-dire de ne point approcher des bords qui sont dangereux, et par les écueils, et par les tempêtes qui sont émues présentement. Je sais bien la diligence et le travail que j'ai employés pour la recherche de la vérité: mais je n'en sais pas l'événement, car l'amour que nous avons pour Les choses que nous avons inventées, empêche que nous en jugions toujours équitablement. Et c'est par cette raison que j'offre ce traité à votre censure, auparavant qu'à votre faveur, comme ayant une expérience très certaine, que vous ne considérez les opinions, ni par leur nouveauté, ni par le nom de leurs Auteurs, ni aussi par la manière dont ils s'expliquent, mais seulement par la solidité de leurs raisonnements. De sorte que s'il vous plaît, c'est-à-dire, s'il est nerveux, si l'on en peut recevoir quelque utilité, et s'il n'y a rien de vulgaire, je le dédie avec toute sorte de respect à V. E., à vous, dis-je, Monseigneur, en qui je considère toute ma gloire, et de qui j'attends toute ma protection, que si je me suis mépris, vous me permettrez du moins de vous supplier d'agréer ce témoignage de ma gratitude, et que je me sois servi de cette oisiveté dont je jouis par votre bonté, pour tâcher de mériter quelque chose auprès de vous, pour qui je demande à Dieu tout bon et tout-puissant, une bénédiction très particulière, et qu'il lui plaise de protéger en votre personne, pendant cette vie mortelle, un très bon Citoyen, et étant finie, mais après une longue suite d'années, le mettre au nombre de ceux qu'il couronnera de sa gloire dans son saint Royaume.

A Paris, le 1er novembre 1646.
De Votre Excellence,
le très humble serviteur,
Thomas Hobbes.